

«Palavie», l'art du souvenir

GRÜTLI • *La plume de Valérie Poirier caresse avec humour et tendresse l'enfance exilée des Pieds noirs. La mise en scène de Julien George l'illumine.*

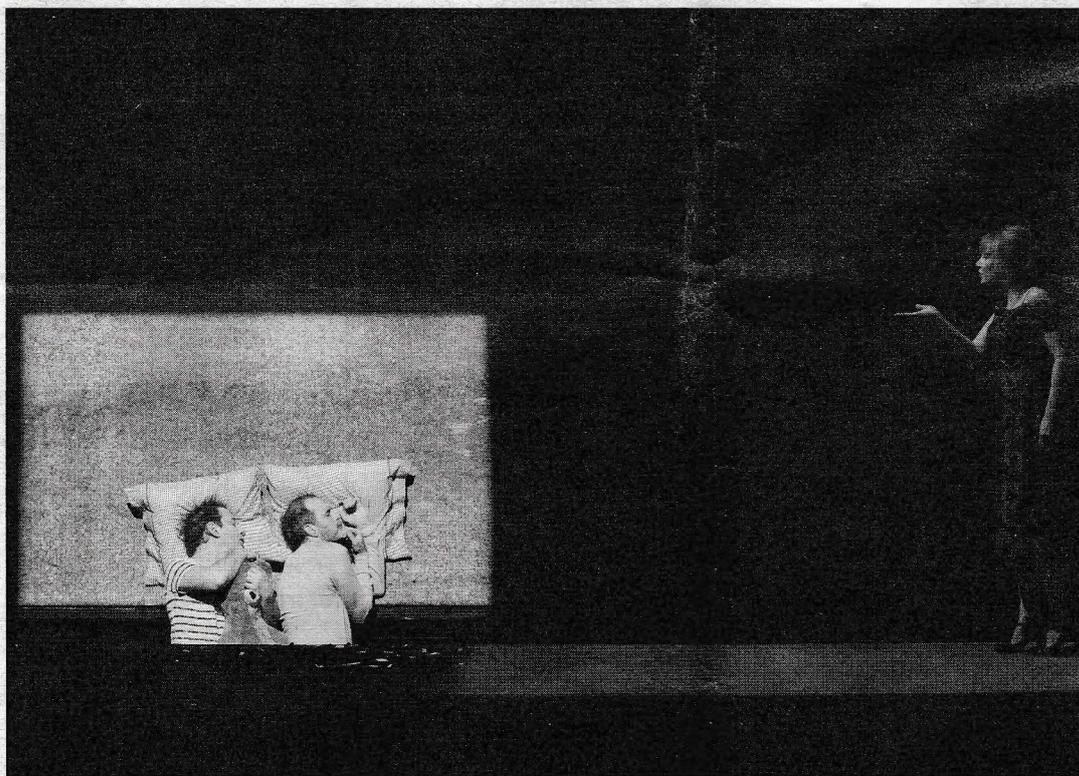
CÉCILE DALLA TORRE

On se souvient de cette vieille cabarettiste qui ne pouvait plus lever sa gambette aussi haut que jadis dans *Pièces détachées*, première œuvre pour marionnettes écrite par Valérie Poirier. Pourtant, se remémorer une vie d'artiste trépidante suffisait à raviver un quotidien morne en traçant un chemin de vieillesse plus heureux.

Dans *Palavie*, commande d'écriture de la compagnie Clair-Obscur, la dramaturge genevoise captive de la même façon par le fil du souvenir, même s'il a parfois aussi ses côtés douloureux. Sa pièce poignante est bâtie sur un long flash-back familial. Celui de Nadji (magnifique Frédéric Landenberg), dont on sait peu de choses de sa vie d'homme, si ce n'est qu'il est devenu chanteur lyrique. On connaît mieux son enfance. Car elle se déroule sous nos yeux dès lors que Nadji, adulte, perd sa mère Arlette dont il est chargé de répandre les cendres à l'ombre d'un cyprès – introuvable en altitude, là où il vit en Suisse. A cet instant démarre la pièce.

Refuge sur le sol helvétique

Ce qui touche d'abord, c'est la façon dont le lien filial, anéanti par la mort, et déjà malmené dans l'enfance, est traité. On comprend vite que rien n'a été simple entre la mère et le fils. La mise en scène de Julien George en dévoile peu à peu les contours, faisant progressivement renaître celle qui avait la «folie des grandeurs» et l'art de «faire tourner le monde en bourrique». Pas à pas, on approche cette Arlette disparue, remontant le fil de leur petite histoire qui vient croiser la grande, celle des Pieds noirs, vu sous l'angle plus inédit de la Suisse. Celle de «pas-la-mère»,



Arlette, la mère (Marie Druc), à distance de son fils «Jean-Paul» (Frédéric Landenberg) aux côtés de «pas-Jean-Paul» (François Florey). CAROLE PARODI

qui ose rebaptiser son fils Jean-Paul, lorsqu'ils fuient la guerre d'Algérie, et le soleil d'Oran, pour trouver refuge sur le sol helvétique et mener une fausse vie d'exilé qui n'est dès lors «pas-la-vie», d'où le titre de la pièce.

L'image de la mère, figure iconique dissimulée derrière un rideau de tulle, prend peu à peu forme. Marie Druc à la silhouette fine et fragile fait d'elle sensualité et féminité. Avant de revivre pleinement, en chair et en os sur le plateau, les scènes de son quotidien provincial, sans doute quelque part du côté de La Chaux-de-Fonds, là où l'auteure d'origine franco-algérienne a passé sa jeunesse. Arlette n'y surgit pas dans la plénitude de l'âge, mais dans toute la splendeur

de son sex-appeal, jeune encore, enchaînant les amants (incarnés par David Marchetto). Enveloppée de ses robes décolletées et de ses jupes moulantes, la comédienne romande, qui était cette Blanche bouleversante dans *Un Tramway nommé désir* à l'Orangerie cet été, instille grâce et finesse à cette femme de la bourgeoisie oranaise plus obnubilée par les hommes que par le bien-être de son fils. Anne-Shlomit Deonna, Nicole Bachmann et Hélène Hudovernik complètent cette harmonieuse distribution.

L'ambiance des années 1960

Dans sa nouvelle vie européenne, le fils observe les frasques de sa mère en silence,

plongé dans un mutisme savamment calculé pour l'agacer. La faute à une mère excessive trop présente de son vivant, de ses trop-pleins d'émotions, qui laissent pourtant de grands vides affectifs. «Pas-Jean-Paul» (François Florey) regarde tout cela de sa présence d'adulte mêlée à celle de l'enfant qu'il était dans l'ambiance des années 1960 joliment évoquée par le scénographe Khaled Khouri. Et comme souvent chez Valérie Poirier, la nostalgie se grime du masque d'une douce ironie, on embarque pour «Palavie», un pays chargé de rires et de tendres émotions. Une réussite. |

Jusqu'au 5 décembre, Théâtre du Grütli, 16 rue du Général-Dufour, Genève, rés. ☎ 022 888 44 88, www.grutli.ch